



BULLETIN DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

BIFAO 30 (1931), p. 565-574

Charles Virolleaud

La divination babylonienne.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711622	<i>BIFAO 126</i>	
9782724711059	<i>Les Inscriptions de visiteurs dans les Tombes thébaines</i>	Chloé Ragazzoli
9782724711455	<i>Les émotions dans l'Égypte Ancienne</i>	Rania Y. Merzeban (éd.), Marie-Lys Arnette (éd.), Dimitri Laboury, Cédric Larcher
9782724711639	<i>AnIsl 60</i>	
9782724711448	<i>Athribis XI</i>	Marcus Müller (éd.)
9782724711615	<i>Le temple de Dendara X. Les chapelles osiriennes</i>	Sylvie Cauville, Oussama Bassiouni, Matjaž Kažnik, Bernard Lenthéric
9782724711707	????? ?????????? ??????? ???? ?? ???????	Omar Jamal Mohamed Ali, Ali al-Sayyid Abdelatif
???	????? ?? ??????? ??????? ?? ????????? ?????????????	
????????????	???????????? ??????? ??????? ?? ??? ??????? ??????;	

LA DIVINATION BABYLONIENNE

PAR

M. CH. VIROLLEAUD.

En 1875, François Lenormant, dont la vaste érudition embrassait des domaines si divers, publiait un volume intitulé : *La divination et la science des présages chez les Chaldéens*, où il avait réuni et commenté quelques textes cunéiformes et aussi certains passages de la Bible concernant diverses pratiques divinatoires en usage chez les Chaldéens, comme on disait alors, chez les Babyloniens, comme on dit habituellement aujourd'hui.

Cependant le nombre des textes de ce genre que l'on connaissait en 1875 était très restreint et surtout l'interprétation en était encore fort incertaine. Il faut se rappeler aussi que l'assyriologie ne comptait alors guère plus de vingt années d'existence; c'était l'époque où l'on traduisait par « étoile polaire » un mot qui signifie certainement « arc-en-ciel ».

Lenormant n'étudiait d'ailleurs dans son volume que les présages qu'il appelle et qu'on peut appeler, en effet, terrestres. Il annonçait, en même temps, l'intention d'écrire un autre livre du même genre sur l'astrologie; mais il n'a pas eu le loisir de donner suite à ce projet.

C'est à partir de 1895, grâce à l'assyriologue genevois, M. Alfred Boissier, qu'on a commencé à disposer de textes divinatoires développés, variés et correctement présentés. Depuis lors, le Musée Britannique, qui est plus riche que tout autre musée en documents de cet ordre, en a édité un grand nombre, tandis que divers savants s'attachaient à la fois à publier d'autres textes et à en préciser la signification.

Aussi, dès 1912, Morris Jastrow a-t-il pu tracer, dans sa *Religion Babylo-niens und Assyriens*, un tableau d'ensemble de la doctrine divinatoire; et il lui a même fait une place privilégiée, en lui consacrant la majeure partie de son second volume, plus de huit cents pages bourrées de notes, un peu touffues et redondantes, mais remplies d'observations ingénieuses, bien que, du point de vue philologique, il y ait beaucoup à y reprendre.

Je ne puis apporter ici qu'un simple aperçu d'un sujet aussi vaste et aussi complexe.

Si l'on consulte le dictionnaire, Littré par exemple, on voit que la divination est « l'art chimérique de savoir et de prédire l'avenir par des sortilèges et de fausses sciences, telles que l'astrologie, la chiromancie, l'interprétation des songes ».

Art chimérique, fausses sciences, sans doute! C'est bien ainsi qu'on peut et qu'il faut considérer aujourd'hui ces pratiques d'autrefois. Mais autrefois, il y a quatre ou cinq mille ans, la divination n'apparaissait pas un art chimérique. C'était la science de ce temps-là. C'était une chose sérieuse, très sérieuse, nous le verrons, et c'est pourquoi à la question posée par Voltaire : « Qui fut celui qui inventa cet art? », il n'est plus permis maintenant de répondre, comme il l'a fait : « Ce fut le premier fripon qui rencontra un imbécile ».

Les Babyloniens croyaient, en effet, qu'ils avaient été créés et mis au monde uniquement pour servir les dieux, pour les nourrir et pour « leur construire des habitations agréables ». Ils s'étaient donc mis à servir les dieux, avec application, sinon par reconnaissance, du moins pour obtenir une vieillesse heureuse, car c'était là, à leurs yeux, la récompense suprême des bons serviteurs.

Pendant, à la suite d'on ne sait quels événements, de certaines expériences peut-être, d'où il semblait bien résulter que les bons serviteurs ne sont pas toujours récompensés suivant leurs mérites, il arriva que le zèle religieux se relâcha. Les dieux ne recevaient plus les offrandes qui leur étaient dues; les temples tombaient en ruines et personne ne prenait soin de les relever. A titre d'avertissement, les dieux ordonnèrent à la Peste de décimer la terre. Mais la punition avait été trop légère sans doute; en tout cas, comme le cœur des hommes s'endurcissait chaque jour, les dieux exaspérés, ou seulement poussés par la faim, décidèrent d'anéantir, d'un seul coup, cette race obstinée, pour la remplacer par des créatures plus dociles. Et ce fut le déluge universel.

Le souvenir de cette catastrophe demeurait naturellement présent à toutes les mémoires. On savait maintenant que les dieux sont impitoyables dans leur vengeance, et c'est pourquoi l'humanité nouvelle, soucieuse avant tout d'éviter le retour d'un pareil fléau, tâchera, par tous les moyens, d'accorder son activité avec celle des dieux. Il ne s'agissait plus désormais de vivre au jour le jour,

comme au temps de l'âge d'or. Il ne suffisait même plus de servir et de nourrir les dieux; il fallait encore satisfaire jusqu'à leurs caprices et aller au-devant de leurs désirs mêmes.

Sans doute, dans des circonstances particulièrement graves ou, simplement, quand ils le jugeaient à propos, les dieux révélaient eux-mêmes leurs intentions, la nuit de préférence, sous la forme enveloppée des rêves. Mais quand les dieux gardaient le silence ou que les interprètes des songes se trouvaient en défaut, comment faire pour deviner l'avenir, c'est-à-dire pour connaître les desseins des dieux?

On chercha donc de différents côtés, un peu partout, sur la terre d'abord, et ensuite — et de préférence — dans le ciel.

On chercha sur la terre d'abord, et l'on partit de ce principe que, de deux faits consécutifs, le second est toujours le résultat du premier. Rien n'était dû au hasard; tout était voulu et concerté par les dieux; il n'y avait pas de coïncidences, la chaîne des effets et des causes était ininterrompue.

Il fallait donc enregistrer et classer toutes ces successions de faits, car ce qui s'était produit une fois pouvait se reproduire encore et entraînerait, fatalement, les mêmes conséquences. Si, par exemple, telle ville avait été éprouvée par un tremblement de terre peu de temps après l'apparition d'un phénomène tant soit peu insolite — comme un bélier à quatre cornes — il était entendu que chaque fois que le même phénomène réapparaîtrait, la ville serait menacée d'un tremblement de terre, et l'on devait prendre sans tarder les dispositions requises en pareil cas : on quittait les maisons pour aller camper dans les champs, comme on le fait, d'ailleurs, aujourd'hui encore en Orient, dès qu'un prophète se lève pour annoncer la fin du monde.

Les présages terrestres étaient presque tous rassemblés dans un seul et même livre comprenant plus de cent chapitres et qui s'appelait *Si une ville est située sur une hauteur*, d'après les premiers mots du premier présage du premier chapitre. Comme chaque chapitre contient cent présages au moins, cela fait, au bas mot, dix mille présages. Ce livre n'a pas été, du reste, conservé en entier, mais on en a retrouvé de grands morceaux, concernant surtout les animaux : chiens, oiseaux, serpents, scorpions et jusqu'aux insectes les plus menus; il y a aussi tout un traité sur la couleur des eaux de rivière et mille autres choses, dont la seule énumération occuperait plusieurs pages.

Ce n'est d'ailleurs que vers la fin de l'empire assyrien, au ^{vi}^e siècle, du temps des Sargonides, que cet énorme travail de compilation a été entrepris et peut-être n'était-il pas achevé entièrement quand Ninive succomba sous les coups des Mèdes et des Scythes en l'an 612.

Nous possédons toutefois un certain nombre de textes beaucoup plus anciens que ceux-là et en particulier deux beaux documents de l'époque de Hammourabi ou du début du deuxième millénaire. Ce sont des présages tirés de la forme que prend l'huile quand on en asperge un bassin plein d'eau. C'est d'ailleurs, en certains pays d'Europe, un jeu de société, que d'interroger le sort en jetant du plomb fondu dans un bassin; et, s'il serait exagéré de voir dans ce jeu une survivance des croyances babyloniennes, ce n'en est pas moins une pratique tout à fait semblable à celles de l'ancienne lécanomancie.

Mais si, chez les Babyloniens, les présages tirés d'observations faites sur terre — dans le monde animal ou végétal — concernent parfois les individus, c'est le plus souvent des affaires publiques qu'il s'agit, des faits intéressant la collectivité : les famines, les inondations, les guerres, les changements de règne.

L'aruspicine, par exemple, était consacrée tout entière à l'étude de ces faits d'ordre général, et dans l'aruspicine, l'hépatoscopie tenait la première place.

Pourquoi, quand on avait sacrifié un mouton, suivant le rite approprié, examinait-on le foie, de préférence à tel autre viscère? C'est que le foie était considéré comme la source du sang, le siège même de la vie; de la vie de l'individu d'abord, puis, par analogie et par extension, de la vie du pays et aussi de l'univers, — l'univers comprenant alors deux régions essentielles : la Babylonie même et son redoutable voisin de l'Est : l'Élam. On se servait, pour l'instruction des jeunes mages, de modèles de foie en argile, sur lesquels on gravait les noms du canal hépatique, de la vésicule biliaire et des autres parties de l'organe, avec la signification de chacune d'elles. — Des objets du même genre, mais en bronze, ont été recueillis aussi en Étrurie, mais c'est que les Étrusques ou Tosques, avant de s'établir en Toscane, avaient séjourné longtemps en Orient.

On admettait donc que les moindres variations dans la forme ou dans la disposition des parties du foie indiquaient un changement prochain dans les relations des deux pays : Babylonie et Élam. Et comme le lobe droit représentait

la Babylonie et le lobe gauche, l'Élam, il était convenu par exemple que, si le lobe droit était plus gros que l'autre, c'était bon signe pour Babylone.

Il se produisait bien, sans doute, de temps à autre, des fautes d'interprétation, des malentendus; et il a dû arriver plus d'une fois que le roi, ayant demandé s'il devait partir en guerre ou non, on lui répondit : Si tu pars, tu détruiras sûrement un grand royaume. Le roi s'était donc mis à la tête de ses troupes, plein de confiance, sûr déjà du succès; mais c'est lui qui fut battu. Il avait bien, effectivement, détruit un grand royaume : le sien. Les dieux n'avaient pas menti, mais ils n'avaient pas dit toute la vérité.

Il fallait donc redoubler d'attention, contrôler les unes par les autres les différentes méthodes divinatoires et en créer de plus précises. A mesure d'ailleurs que l'horizon s'élargissait et que Babylone avait affaire, non plus à un adversaire unique, mais à une foule d'ennemis qui grandissait sans cesse, l'insuffisance de l'hépatoscopie apparaissait plus nettement. Comment supputer désormais les forces de ces pays lointains : la Syrie, l'Asie Mineure ou l'Arménie? Et c'est alors qu'on entreprit d'interroger le ciel, qui offrait, au lieu d'un tableau très exigü de la terre, une image à sa taille.

Pour se faire une idée juste de l'astrologie à ses origines, il est indispensable de bien se représenter d'abord quelles étaient, en ce temps-là, les limites et quelle était la forme même du monde. Le ciel était une coupole massive, à laquelle les astres sont attachés ou suspendus, et la terre, une vaste plaine bornée par de hautes montagnes, telles que le Caucase, le Taurus, le Liban et le Sinaï. L'horizon marquait la soudure des deux univers, celui d'en haut et celui d'en bas, l'écartement étant maintenu par les montagnes mêmes.

C'était donc un monde très fermé, une sorte de vase clos, ou encore une grande maison, dont les montagnes seraient les murs et le ciel, le toit. Et le tout reposait ou flottait sur l'océan, — l'océan dont les Chaldéens n'avaient qu'une notion vague, ne le connaissant guère que par les récits de ceux d'entre eux qui, conduits par Sargon d'Akkad, au xxvii^e siècle, avaient sur les côtes syriennes aperçu la mer étincelante de l'Ouest, la Méditerranée, qui donnait l'impression de l'infini.

La terre et le ciel n'étaient-ils pas, d'ailleurs, les deux moitiés d'un seul et même être, le dragon Tiamat, que le dieu-soleil, Marduk, avait, le jour de

la création, coupé en deux parties égales, dont l'une est opaque et l'autre, cristalline? Le ciel, c'est, en deux mots, le miroir de la terre, et la terre se reflète dans le ciel, comme le ciel se reflète dans l'eau.

Or le ciel change constamment d'aspect, la nuit surtout, et l'on sait aussi que la vie terrestre est soumise à des vicissitudes sans nombre. Bien loin d'être indépendantes, les deux séries de changements sont liées de la façon la plus intime. Les manœuvres des « armées du ciel » notamment, et surtout les incursions de la lune et des planètes dans le champ des étoiles entraînent immédiatement ou à brève échéance, annoncent en tout cas des changements semblables parmi les armées des hommes, armées du sort desquelles dépend la vie des peuples; car, plus encore que la divination terrestre, l'astrologie, chez les Chaldéens, est uniquement affaire d'État.

La tâche des astrologues était ainsi toute tracée. Il s'agissait d'établir des listes de concordance entre les phénomènes célestes et les événements historiques, puisque les faits se succèdent dans un ordre immuable et que, par exemple, une éclipse de lune survenant au mois d'Ab annonce toujours et nécessairement la ruine ou la défaite du pays syrien. C'est pourquoi on recherchait dans les traditions ou les annales toutes les indications susceptibles d'éclairer l'avenir. Et comme on n'étudiait point encore les astres pour eux-mêmes, qu'on ne « faisait » pas d'astronomie, ainsi, quand on étudiait le passé, ce n'était point par curiosité désintéressée, mais pour tirer de cette enquête des leçons ou des notions pratiques, qui permettraient de dérober aux dieux les secrets qu'ils gardaient avec un soin si jaloux.

A l'astrologie proprement dite était associée étroitement la « météorologie », c'est-à-dire l'ensemble des présages fournis par les phénomènes qui se produisent dans l'atmosphère, à distance à peu près égale de la terre et du ciel : les éclairs, le tonnerre, les nuages, l'arc-en-ciel, les vents ou la pluie.

Il est d'ailleurs bien probable que c'est par là qu'on a commencé. On aura compris, de bonne heure, en Chaldée comme chez beaucoup d'autres peuples — mais en Chaldée plus tôt qu'ailleurs sans doute — qu'il y a certains rapports entre la direction des vents, par exemple, et la pluie, et l'on aura constaté aussi ou pressenti que la lune exerce toute une série d'influences sur un grand nombre de phénomènes terrestres.

On s'est donc attaché, d'abord, à prévoir le temps. On le fait bien aujour-

d'hui encore, et si nos météorologistes se trompent parfois, cela les empêche-t-il de continuer? Les Chaldéens continuèrent donc, mais ils ne s'en tinrent pas là. Forts et fiers des résultats acquis dans ce domaine restreint et où ils voyaient — non sans apparence de raison — la justification de leur méthode, ils ont cherché à établir bien d'autres rapports entre la terre et le ciel. Dès lors, rien ne les arrête plus sur cette voie, et rien ne pouvait les retenir, en effet, puisque, pendant toute la durée de leur longue histoire, ils n'ont point varié dans la conception qu'ils s'étaient faite, une fois pour toutes, de l'univers, et c'est ainsi qu'ils ont été amenés insensiblement, ou entraînés, à rattacher à un principe unique les lois de la nature et les événements de ce monde, à expliquer par les mêmes causes les tempêtes et les révolutions.

Comme pour la divination terrestre, c'est au temps de la dernière dynastie assyrienne, au siècle des Sargonides, qu'on entreprit de rassembler et de codifier tous ces présages astrologiques, un peu épars jusqu'alors; on en fit un seul livre, appelé *Lorsque Anu et Bél*, d'après les premiers mots d'une phrase empruntée à un poème cosmogonique et qui, placée en tête du premier chapitre, servait d'épigraphe au recueil tout entier.

Il existe cependant des morceaux de la littérature astrologique qui sont bien antérieurs au temps des Sargonides. La plupart proviennent de la Mésopotamie : Chaldée ou Assyrie, mais quelques-uns ont été retrouvés aussi dans des contrées voisines, notamment en Syrie et en Asie Mineure.

Parmi les documents cunéiformes qu'ont produits les ruines de l'ancienne Katna au bord de l'Oronte, il y avait, en effet, un fragment, contenant des présages tirés des éclipses de lune. Sans doute, ce morceau, qui est très court, ne nous apprend rien de bien nouveau sur l'astrologie chaldéenne, mais il atteste du moins que cette science était cultivée en Syrie dès le milieu du deuxième millénaire et même, suivant toute probabilité, à une époque plus reculée encore.

Nous savons, d'autre part, que les Hittites dont la capitale se trouvait au cœur de l'Anatolie étudiaient eux aussi l'astrologie et les autres sciences divinatoires; mais ils ne se contentaient pas de méditer sur les textes reçus de Babylone; ils les traduisaient en leur propre langue et si exactement que lorsque l'on met en face l'une de l'autre les deux versions : la babylonienne et la

hittite, on éprouve l'impression d'avoir sous les yeux une inscription bilingue.

Rien n'indique par conséquent que les Hittites aient ajouté quoi que ce soit au Corpus des présages chaldéens et, moins encore, à la doctrine Chaldéenne.

Ce n'est que beaucoup plus tard, dans les premières années du III^e siècle avant J.-C., que l'on verra un prêtre babylonien, du nom de Bérose, s'installer à Cos en Ionie et ouvrir un véritable cours d'astrologie, à l'intention des étudiants en médecine de cette ville de Cos, qui est la patrie d'Hippocrate.

Bérose avait-il été appelé en Ionie par quelque puissant personnage? Était-ce là, au contraire, une initiative à lui? On ne saurait le dire. Ce qui est sûr, c'est que l'enseignement de Bérose obtint, d'emblée, un très vif succès, et nous savons aussi que son cours consistait surtout dans l'explication et le commentaire de ce livre : *Lorsque Anu et Bêl*, dont j'indiquais tout à l'heure l'origine.

Les Grecs, sans doute, ceux d'Asie comme ceux d'Europe, connaissaient de longue date maintes pratiques divinatoires; mais la divination par les astres leur était, semble-t-il, inconnue; elle n'avait pas, en tout cas, chez eux, cette forme systématique et pour ainsi dire philosophique que lui avaient imprimée les mages de Babylone.

L'enseignement de Bérose, qui était en somme l'un de ces mages, fut donc, pour le monde grec tout entier, une révélation. On se mit avec ardeur à étudier les écrits que Bérose traduisit du babylonien en grec à l'usage de ses élèves, et l'on y fit aussi de nombreuses additions. Si l'astrologie, à Babylone, était consacrée surtout, sinon uniquement, aux affaires publiques, elle devint, entre les mains des Grecs, une science beaucoup plus approfondie, d'où l'astrologie se dégagera peu à peu. On ne se contente plus de lire dans le ciel les destinées des peuples et celles des rois. Chacun veut connaître aussi — et avant tout — son avenir personnel, ou l'avenir de ceux qui lui sont chers, ou de ceux dont il attend quelque chose. A l'apotélesmatique universelle s'ajoute ou finalement se substitue l'apotélesmatique individuelle ou l'horoscopie.

La nouvelle astrologie ou l'astrologie renouvelée par les Grecs sera adoptée avec un extrême enthousiasme dans le monde romain. Bien qu'elle fût alors très différente de l'ancienne doctrine, on conservait cependant encore le souvenir de ses lointains débuts, et c'est pourquoi, non seulement les astrologues mais tous les devins, chiromanciens, faiseurs d'almanachs et autres seront tous, à l'époque impériale, désignés sous le terme générique de « Chaldéens ». Qu'il

y eût, parmi eux, beaucoup de charlatans — de ces fripons dont parle Voltaire — ce n'est guère douteux; mais n'est-ce pas aussi que l'on commençait alors à sentir la fragilité d'un système qui faisait de la terre le centre du monde? Cependant les théories avancées par les Aristarque, les Hipparque et les Ptolémée n'étaient encore que l'apanage d'une élite et la foule n'y voyait qu'une rêverie dangereuse, propre à troubler le repos des dieux. C'est pourquoi la croyance à l'astrologie demeurera sincère, dans l'ensemble, jusqu'à la fin de l'Empire et comme l'a dit M. Franz Cumont, celui qui eût nié la domination des planètes sur les événements de ce monde eût passé pour plus déraisonnable que celui qui l'admettrait aujourd'hui.

Qu'il y eût corrélation entre les mouvements des corps célestes et l'activité des hommes, les Pères de l'Église en étaient persuadés comme les autres. N'est-il pas écrit, en effet, que Dieu a créé les astres pour en faire des signes? Dieu pouvait donc se servir des astres lui aussi, comme les dieux des païens et mieux qu'eux sans doute, pour révéler ses desseins. N'avait-il pas, du reste, créé spécialement une étoile pour annoncer la naissance de son Fils, et ne savait-on pas que le retour du Christ serait accompagné de signes dans les cieux!

Le principe même de l'astrologie n'était donc pas incompatible avec l'orthodoxie la plus stricte, et les anathèmes de l'Église visaient seulement les astrologues fatalistes, ceux qui croyaient à l'influence des astres, à leur rôle personnel, en quelque sorte. Aussi l'Église combattait-elle, de toutes ses forces, cette hérésie qui jouit d'une si grande vogue, au ^{xiii}^e siècle, en Italie même, et qu'on appelait l'averrhoïsme, à juste titre d'ailleurs, car c'est bien la science arabe, dérivée de celle des Chaldéens, qui remit alors en honneur la divination par les astres et l'acclimata en Occident.

Ce n'est qu'à une époque bien récente encore que l'astrologie a perdu ses derniers adeptes, et peut-on assurer qu'elle n'en ait pas conservé quelques-uns?

Les révélations de Copernic lui avaient cependant porté un coup mortel, et elle eût dû succomber dès le ^{xvi}^e siècle. Mais ces révélations, comme jadis celles d'Aristarque, ne furent prises au sérieux que par un bien petit nombre de gens, et Pascal, exprimant le sentiment général et le sien propre, n'a-t-il pas écrit : « Je trouve bon qu'on n'approfondisse pas l'opinion de Copernic ».

C'est pourquoi il y avait encore un astrologue à la Cour de France, au siècle de Louis XIV, et un astrologue qui dédiait son *Astrologia Gallica* à Jésus-Christ, se flattant d'avoir été aidé par l'Esprit-Saint dans l'étude de la plus haute des sciences. Et c'est d'ailleurs un fait bien connu que, au moment où Galilée démontrait que la terre tourne, et en même temps qu'il posait les règles fondamentales de la mécanique céleste, Képler tirait — avec une conviction égale — l'horoscope de Wallenstein. Une doctrine aussi ancienne, et qui avait régi le monde durant tant de siècles, ne pouvait pas disparaître ainsi, du jour au lendemain.

Que reste-t-il maintenant de cette vieille croyance? Quelques mots, les noms des jours de la semaine, des adjectifs, tels que jovial, martial et lunatique. Il reste également, et surtout, le souvenir d'une longue erreur sans doute, mais aussi d'un grand effort, le premier qu'on ait tenté, en somme, pour expliquer le monde et pour résoudre, du même coup, cet autre problème, plus difficile encore : l'humanité aux prises avec le destin.

CH. VIROLLEAUD.